

Ducháček, Otto

Déficiences du lexique

Études romanes de Brno. 1974, vol. 7, iss. 1, pp. 7-21

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113116>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LINGUISTIQUE

DÉFICIENCES DU LEXIQUE

OTTO DUCHÁČEK

Nous avons montré à plusieurs reprises que le lexique de toute langue naturelle n'est pas une masse amorphe, mais un ensemble d'unités lexicales hiérarchiquement structuré, sans avoir cependant passé sous silence le fait que le lexique n'est pas organisé parfaitement.¹ Il ne représente pas une structure accomplie et fermée, composée de microstructures analogiquement constituées, mais une structure hétérogène, toujours inachevée, composée de sous-structures qui subissent différentes modifications et adaptations, structures dont plusieurs s'entrecroisent comportant des membres qui font en même temps partie d'autres structures.

Dans certaines microstructures, on peut remarquer des «lacunes internes», telle, entre autres, la non-existence de certaines formes verbales dans la conjugaison des verbes dits défectifs et celle de certaines catégories de mots dans plusieurs familles étymologiques. Exemples: 1° On dérive des adverbes en *-ment* à partir des adjectifs, mais les adjectifs désignant les couleurs et quelques autres (*court, vieux, jeune, etc.*) font exception; 2° A partir des adjectifs, on dérive souvent les substantifs et les verbes: *laid — laideur — enlaidir, bas — bassesse — abaisser, humble — humilité — humilier, etc.*), mais il n'y a aucun substantif, ni aucun verbe dérivés des adjectifs *neuf, récent, court, caduc* et autres.

Grâce au contexte ou à la situation, nous ne nous rendons généralement pas compte des déficiences lexicales en parlant une langue qui nous est intimement connue, surtout notre langue maternelle qui, pour ainsi dire, «fait corps avec notre pensée.» Toutefois, on s'en rend compte au moment où l'on se trouve dans l'embarras en traduisant un texte étranger dont on comprend parfaitement le sens, mais qui porte l'empreinte d'une mentalité, d'une vision du monde, d'une manière de penser toutes différentes de celles qui trouvent leur expression linguistique dans notre langue ou qui témoignent d'une organisation des aires partielles du lexique, des procédés et des «instruments» d'expression inconnus dans notre langue maternelle. Dans ce sens, on rencontre des tournures intraduisibles bien qu'on puisse évidemment exprimer

¹ *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, (Praha, SPN, 1960).

«La structure du lexique et quelques problèmes sémantico-lexicaux» (*Revue roumaine de linguistique* 10, 1965, 559—569).

«Microstructures lexicales» (*Études romanes de Brno IV*, 1969, 139—167).

«Sur le problème de la structure du lexique» (*Actele celui de-al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică I*, 1971, 863—868).

«Quelques observations sur la structure du lexique» (*Phonétique et linguistique romanes*, Lyon—Strasbourg 1970, 200—210).

«Sur le problème de la structuration progressive du lexique» (*Interlinguistica*, Tübingen, Niemeyer, 1971, 39—48).

«Restructurations lexicales» (*Linguistics* 83, 1972, 13—18).

«Les lacunes lexicales» (*Verba et vocabula. Festschrift Gamillscheg*, München, Hueber, 1969).

«Nedostatky a mezery ve struktuře slovní zásoby» (*Časopis pro moderní filologii*, 52, 1970, 94—100).

tout ce qu'on veut dans chacune des langues de culture. Bien entendu, on ne peut pas toujours le faire avec la même netteté et sans ambiguïté.

La structure du lexique de toutes les langues présente certaines insuffisances parfois assez gênantes dont quelques unes pourraient être qualifiées de lacunes. Dans différentes langues, celles-ci portent sur différents concepts. N'étant pas analogues, elles causent des difficultés plus ou moins grandes aux traducteurs.

La confrontation de deux ou plusieurs langues facilite donc de découvrir et de mettre au clair les déficiences lexicales des langues comparées et de peser leurs inconvénients.

Toutefois non seulement en traduisant, mais aussi en se servant de sa langue maternelle, on se heurte parfois à l'insuffisance du vocabulaire capable quelquefois, bien que rarement, d'embarrasser, sinon de paralyser notre capacité d'expression ou de communication.

Pour découvrir les insuffisances du lexique, pour se rendre compte des problèmes à résoudre et pour mieux les éclairer, il est très utile de comparer comment des langues différentes (génétiquement ou typologiquement apparentées ou non) expriment les mêmes idées, comment elles dénomment les mêmes réalités, quelle est leur capacité de distinguer les « choses » qui, tout en se ressemblant, ne sont pas identiques, dans quelle perspective elles font voir leurs rapports, etc.

Rem. : Hâtons-nous de constater qu'en insistant sur l'utilité de la comparaison, nous sommes loin d'oublier que pour reproduire la structure « stricto sensu » d'une langue, il faudrait se limiter à cette langue telle qu'elle se parle dans un moment donné, dans un certain pays (ville...) et dans un certain milieu social.

Pour découvrir plus facilement ce qu'on pourrait appeler « lacunes lexicales » ou « vides lexicaux », nous comparerons quelques champs lexicaux ou leurs parties dans plusieurs langues. En traduisant, on se rend parfois compte de ce que certains vocables d'une langue n'ont pas d'équivalents dans une autre, c'est-à-dire que les vocables correspondants y manquent²). On peut l'expliquer par le fait que les idées que différents peuples se forment des mêmes « réalités » (matérielles spirituelles, morales, etc.) ne sont pas tout à fait identiques. L'organisation mentale de ces réalités — ainsi que les aspects d'expérience — se reflètent dans la manière de penser, dans la formation de concepts. Les nuances qui différencient les concepts que différents peuples se sont formés des réalités identiques se reflètent à leur tour dans la diversité des contenus sémantiques des lexies (= unités lexicales) qui désignent les concepts en question. La conséquence en est que l'organisation du lexique, surtout dans certaines aires particulières, n'est pas la

² Ces « manques » peuvent découler non seulement de lacunes lexicales d'une des langues en question, mais aussi, au contraire, de redondances lexicales de l'autre, par exemple pour indiquer la présence du poison, il y a deux adjectifs différents en français: *venimeux* (serpent, piqure...) et *véneux* (aliment, champignon, plante...); les autres langues romanes, ainsi que l'anglais, le tchèque et d'autres langues se contentent d'un seul: esp. et port. *venenoso*, it. *velenoso*, angl. *poisonous*, tch. *jedovatý*. En roumain, il y a *veninos* et *otrăvitor*, mais leur emploi n'est pas strictement spécialisé: *șarpe veninos* ou *șarpe otrăvitor* (« serpent »), *ciuperci veninoase* (« champignons »), *ierburile otrăvitoare* (« plantes »). A notre avis, la duplicité mentionnée (la distinction faite d'après l'appartenance à la classe des animaux ou à celle des plantes) est redondante. Dans la présente étude, nous ne nous occuperons pas de ce phénomène.

même dans toutes les langues bien qu'on puisse constater des analogies et des coïncidences considérables dans les langues apparentées génétiquement et dans les langues des peuples voisins grâce à la conformité des conditions de vie semblables, de vifs contacts et donc aussi des idées et de la manière de penser pareilles.

Chez les peuples ayant une haute culture, on ne peut pas supposer l'absence d'aucun des concepts fondamentaux. Dans toutes les langues de civilisation, l'organisation des concepts relatifs à la dimensionalité est basée sur la représentation de l'horizontalité (la longueur et la largeur) et de la verticalité (la hauteur et la profondeur). Les lexies exprimant des dimensions forment par conséquent un système d'oppositions binaires, de paires d'antonymes situés aux extrémités des axes sémantiques des dimensions.

Ce système est réalisé parfaitement dans les langues germaniques et slaves, mais dans les langues romanes, il est incople. On y trouve une «case vide»:

français:	<i>long</i> — <i>court</i> ,	<i>large</i> — <i>étroit</i> ,	<i>haut</i> — <i>bas</i> ,	<i>profond</i> — <input type="checkbox"/>
roumain:	<i>lung</i> — <i>scurt</i> ,	<i>larg</i> — <i>îngust</i> ,	<i>înalt</i> — <i>jos</i> ,	<i>adînc</i> — <input type="checkbox"/>
italien:	<i>lungo</i> — <i>corto</i> ,	<i>largo</i> — $\left\{ \begin{array}{l} \textit{stretto}, \\ \textit{angusto}, \end{array} \right.$	<i>alto</i> — <i>basso</i> ,	<i>profundo</i> — <input type="checkbox"/>
espagnol:	<i>largo</i> — <i>corto</i> ,	<i>ancho</i> — $\left\{ \begin{array}{l} \textit{estrecho} \\ \textit{angosto}, \end{array} \right.$	<i>alto</i> — <i>bajo</i> ,	<i>profundo</i> — <input type="checkbox"/>
portugais:	<i>longo</i> — <i>curto</i> ,	<i>largo</i> — <i>estreito</i> ,	<i>alto</i> — <i>baixo</i> ,	<i>profundo</i> — <input type="checkbox"/>

Pour des raisons de communication, il faut évidemment remplir ces cases vides. Faute d'un antonyme lexical, on en forme un ou deux grammaticaux, par exemple *pas profond* et *peu profond* en français, *puțin adînc* en roumain. Bien entendu, cette solution n'est pas satisfaisante: on sait que ce qui est peu haut, n'est pas forcément bas, ce qui est peu long n'est pas toujours court et on conçoit donc que *peu (pas) profond* ne comble que d'une manière fort imparfaite la case vide qui devrait contenir le contraire de *profond*. Dans certaines expressions, on rencontre l'adjectif *plat*: *mer plate*, *assiette plate*, mais *plat* y est plutôt le contraire de *creux* que de *profond*.

En italien *poco profundo* est concurrencé par *basso* qui a cependant le désavantage d'être employé aussi au figuré. En espagnol, *poco profundo* peut être remplacé par *bajo de fondo*, dont l'inconvénient consiste dans le fait que *bajo* est contraire de *alto*, inconvénient existant également en italien où *basso* est aussi antonyme d'*alto*.

Les manques d'antonymes peuvent être taxés de «lacunes» à condition qu'il s'agisse de quelque chose de réel (bien que n'ayant peut-être pas sa propre existence), par exemple d'une qualité.

L'adjectif et l'adverbe *cher* employé au sens de «d'un prix élevé» n'a pas de contraire lexical proprement dit. On le remplace par les périphrases à *bon marché*, à *bon compte*, à *bon prix*, *au(x) prix modéré(s)*, etc.

Un cas spécial de manque d'antonyme consiste dans l'emploi d'un mot dans deux acceptions contraires l'une à l'autre. C'est par exemple le cas du français *hôte*, de l'espagnol *huésped* et de l'italien *ospite*. *Hôte*, on le sait, désigne aussi bien celui qui reçoit l'hospitalité que celui qui la donne. Pour éviter cette équivoque, on peut le remplacer, dans la première acception, par *invité*, dans la seconde, par *maître de maison* ou, familièrement, par *amphitryon*, ou enfin

par *hôtesse* s'il s'agit d'une femme. Ce dernier mot s'emploie cependant aussi en parlant de jeune fille chargée d'accueillir et de renseigner les visiteurs dans une exposition ou une foire ou bien encore de veiller au confort des passagers à bord des avions commerciaux (*hôtesse de l'air*). Ce terme est un calque sémantique (cf. angl. *air-hostess*, all. *Luftstewardess*).

Voici un tableau de microstructures correspondantes dans les langues romanes. Les mots ayant les deux sens contraires sont imprimés en majuscules. Il faut encore signaler que le mot espagnol *huésped* désigne à présent surtout celui qui reçoit l'hospitalité dans un hôtel.

Français	invité	HÔTE	maître de maison amphitryon hôtesse
Espagnol	invitado convidado	HUÉSPED	anfitrión
Portugais	hóspede convidado		anfitrião
Italien	invitato convitato commensale	OSPITE	anfitrione ostessa
Roumain	oaspete invitat musafir		gazdă amfitrion

Odeur désigne une émanation volatile d'un corps qui provoque une sensation olfactive soit agréable (*J'aime l'odeur des roses*), soit, tout au contraire, désagréable; dans ce cas, il est cependant accompagné généralement d'un ou de plusieurs compléments comportant une idée de péjoration (*Il y avait une odeur épouvantable de putréfaction*), mais pas toujours. *Odeur* peut donc être pris en bonne part ou en mauvaise part. C'est pareil dans les autres langues romanes (esp. *olor*, port. *fedor*, it. *odore*, roum. *miros*) et dans d'autres langues (angl. *smell*, *odour*, tch. *pach*, russe *zapach*, all. *Geruch*, etc.).

En cas de besoin, on précise le sens à l'aide des adjectifs *bon* et *mauvais*: *bonne odeur* — *mauvaise odeur*. On trouve des équivalents de cette dernière expression en espagnol (*mal(os) olor(es)*), en portugais (*maru cheiro*), en roumain (*miros urît*), en anglais (*offensive odour*, (*bad*) *smell*), etc.

Constatons qu'il y a encore des expressions spéciales pour la bonne odeur (fr. *senteur*, *parfum*, *arôme*, *bouquet*), esp. *fragancia*, *perfume*, port. *cheiro*, it. *fragranza*, *profumo*, *aroma*, roum. *parfum*, *aromă*, *mirezamă* (en parlant des fleurs ou des plantes), *bouchet* (en parlant du vin), *fumat* (en parlant du vin, de la viande ou de la venaison), angl. *fragrance*, *aroma*, *perfume*, *scent*, *sweet*, tch. *vůně*, *aroma*, all. *Duft*, russe *blagouchanie*. Il y a également des expressions spéciales pour la mauvaise odeur: fr. *puanteur*, esp. *hedor*, *hedentina*, *fetidez*, it. *puzzo*, *lezzo*, *fetore*, roum. *miasmă*, tch. *zápach*, russe *zlovonie*, all. *Gestank*, etc.

Les mots ayant deux acceptions contraires l'une à l'autre présentent de sérieux inconvénients dans l'acte de la communication. On comprend donc leur élimination progressive. La fréquence des mots cités ci-dessus le prouve. Dans toutes les langues, on préfère de plus en plus les mots dont le sens est net. Parfois l'une des acceptions contraires disparaît. En bas latin, *altus* perd son sens «profond» ne gardant que le sens «haut». En français, *dispenser* a perdu le sens d'«autoriser à qch.», *se passer de*, celui de «se contenter de», *marchand* ne désigne plus celui qui achète, mais seulement celui qui vend, *odorant* désigne uniquement ce qui répand de l'odeur et non plus celui qui sent par odorat, qui flaire, etc. — Mentionnons encore la spécialisation sémantique en bonne part des mots *chance*, *renom*, *renommée*, *santé*, *qualité*, *goût*, et la spécialisation en mauvaise part des mots *accident*, *fatal*, *ressentiment*, *critiquer* (Leur liste pourrait évidemment être élargie). Constatons enfin que quelques mots à sens contraires ont même disparu de l'usage, par exemple *detteur* «débiteur» ou «créancier», *odorer* «percevoir une odeur» ou «exhaler une odeur».

En ce qui concerne les lacunes lexicales dans le domaine des antonymes, constatons encore qu'en français *ivre* dans son sens propre, n'a pas son contraire non plus que son équivalent espagnol *borracho*. Par contre, dans d'autres langues, nous trouvons des paires de lexies antonymes: lat. *ebrius* — *sobrius*, port. *ebrio* — *sóbrio*, it. *ubriaco* — *sobrio*, roum. *beat* — *treaz*, angl. *drunk* — *sober*, all. *betrunken* — *nüchtern*, tch. *opilý* — *střízlivý*.

Citons un autre cas du manque d'antonyme. En latin, on oppose *scire* à *ignorare*. Il en est de même dans les langues romanes: fr. *savoir* — *ignorer*, it. *sapere* — *ignorare*, esp. et port. *saber* — *ignorar*. Le roumain fait exception; il n'a pas de signifiant pour *ignorer*. On trouve la même situation en anglais et en allemand. Pour exprimer le contraire, ces langues se contentent du même terme comme pour «savoir», mais précédé de la négation (roum. *ști* — *nu ști*, all. *wissen* — *nicht wissen*, angl. *to know* — *not to know*). Ce procédé est d'ailleurs usité même dans les langues romanes ayant un antonyme lexical de «savoir» (fr. *ne pas savoir*, port. *não saber*, esp. *no saber*). En latin et dans les langues slaves, la négation se soude avec le verbe (lat. *nescire*, tch. *nevědět*, russe *neznat*, etc.).

On pourrait citer un nombre infini de lexies qui n'ont pas d'antonymes lexicales, mais ce manque ne représente pas toujours une carence lexicale. S'il s'agit d'une opposition privative comme dans le cas précédent, l'antonyme grammatical (formé à l'aide d'un préfixe négatif) ou une simple négation suffisent absolument à exprimer ce qu'on veut dire.

Le cas échéant, la structure du secteur respectif du lexique satisfait les besoins de la communication et il n'y a pas de mobile de compléter ou de modifier la microstructure donnée.

Parfois cependant, il arrive qu'une unité lexicale cesse d'être convenable et qu'on l'évite par conséquent. Pour remplir le vide lexical qui se produit ainsi, on cherche à remplacer le mot qui sort de l'usage. Si l'on ne trouve pas un remplaçant convenable, il faut modifier la microstructure en question. Suivons, à titre d'exemple, l'évolution de celle qui a été formée en latin par deux lexies opposées du point de vue du sexe — *vir* et *femina* — et leur archilexie *homo*. Les deux lexies, contenant les traits distinctifs du sexe,

sont donc marquées et de ce fait subordonnées à l'archilexie non marquée qui peut remplir sa fonction aussi bien sous forme du singulier que du pluriel:

HOMO (HOMINES)

vir : femina

On trouve des structures correspondantes analogues dans de nombreuses langues, par exemple en roumain: OM (OAMENI) — *bărbat* : *femeie*;³ en allemand: MENSCH (MENSCHEN ou LEUTE) — *Mann* : *Weib*; en tchèque ČLOVĚK (LIDÉ) — *muž* : *žena*; en russe: ЧЕЛОВЕК (ЛЮДИ) — *mužčina* : *ženščina*, etc.

En anglais, la situation est différente — analogue à celle du français dont nous parlerons bientôt: *man* s'oppose à *woman*, mais il s'emploie aussi en fonction d'archilexie dans laquelle il est concurrencé par *person*.

Ver provenant de *vir*, ne pouvant exister à côté de *ver* provenant de *verres*, fut remplacé en français par *homme* qui — tout en gagnant la fonction de lexie opposé à *femme* — a néanmoins gardé sa fonction d'archilexie des deux lexies opposées. Du point de vue communicatif, il est désavantageux quand une lexie peut fonctionner en tant que sa propre archilexie; en ce qui concerne *homme*, dans certains contextes, il n'est pas sûr, s'il s'agit de l'homme-être humain ou de l'homme-mâle.⁴ Or, ayant acquis *homme* dans sa fonction de lexie, on cherche à le remplacer dans sa fonction d'archilexie par *être*, *être humain*, *personne*, *créature* et *gens*. La structure actuelle du secteur lexical étudié n'est pas satisfaisante en français contemporain, car: 1° il y a plusieurs archilexies pour une seule paire de lexies opposées (ce fait suffit pour prouver leur inaptitude), 2° *homme* garde toujours les deux fonctions: dans la phrase *Deux hommes et trois femmes sont entrés*, il représente la lexie opposée à *femme*; par contre, dans la phrase *Tout homme est mortel*, il figure comme l'archilexie dans laquelle le trait distinctif du sexe est supprimé n'ayant pas d'importance; 3° l'archilexie *personne* a l'inconvénient de figurer aussi comme pronom négatif, 4° l'emploi du mot *créature* est très restreint pour deux raisons: a) on s'en sert surtout dans la terminologie ecclésiastique, b) on l'utilise souvent avec une nuance péjorative, 5° *être humain* est livresque, 6° *gens* ne peut s'employer qu'au pluriel.

L'organisation de la même aire lexicale est analogue en italien et en espagnol. En italien, l'opposition *uomo* : *donna* se trouve neutralisée dans les archilexies *gente*, *uomo* (*uomini*), *umani*. En espagnol, *hombre* et *mujer* sont subordonnés à *hombre(s)*, concurrencé par *persona(s)*, *criatura(s)* et *ser(es) humano(s)*.

On trouvera plusieurs neutralisations analogues dans le champ conceptuel

³ Toutefois il faut constater que les mots *om* et *bărbat* sont, dans une certaine mesure, interchangeable, c'est-à-dire qu'on rencontre *bărbat* même dans la fonction de l'archilexie et *om* dans celle de la lexie opposée à *femeie*.

⁴ Dans d'autres contextes, il est évidemment clair qu'il s'agit de terme générique désignant l'espèce humaine. C'est par exemple dans les tournures telles que: *l'évolution de l'homme*, *l'origine de l'homme*, *l'exploitation de l'homme par l'homme*, *parlons d'homme à homme*, *comme un seul homme*. D'autres expressions mettent hors de doute le sens de «homme-mâle»: *vêtements d'homme*, *salon réservé aux hommes*, *bats-toi avec lui si tu es un homme*.

de la parenté dans plusieurs langues. En français, elles sont plus nombreuses qu'ailleurs.

En allemand, on distingue *Eltern* «père et mère» de *Verwandten* «personnes descendant d'un ancêtre commun, liées par des liens de consanguinité ou d'alliance».

On distingue les deux concepts dans beaucoup d'autres langues: angl. *parents* — *relatives (relations)*, russe *roditeli* — *rodstvenniki*, pol. *rodzice* — *po-krevni*, tch. *rodiče* — *příbuzní*, etc.

En français, par contre, il n'y a pour les deux concepts qu'une seule lexie *parents* qui présente, par conséquent, une polysémie gênante.

C'était pareil dans d'autres langues romanes. Pour se tirer de difficulté, l'espagnol et le portugais emploient, dans le premier sens, le pluriel du mot désignant le père: *los padres*, *os pais*. La solution n'est pas idéale, car une polysémie est remplacée par une autre qui toutefois, il faut l'avouer, est moins gênante parce qu'on parle relativement rarement de pères (au pluriel) et, dans ce cas, le contexte suffit généralement à faire comprendre le sens.

L'italien a trouvé un meilleur moyen de distinguer les deux concepts. Il a conservé *parenti* pour le deuxième sens, tandis que pour «père et mère», il a accepté *genitori*, pluriel du latin *genitor*.

On trouve la même solution dans les langues slaves: tch. *rodiče*, russe *roditeli*, pol. *rodzice*, etc. proviennent du même radical que le verbe *roditi* «enfanter».

En ce qui concerne les termes de parenté, il y en a encore d'autres qui manquent dans les langues romanes. Ce sont les mots désignant:

1° frère(s) et sœur(s); le français — ainsi que l'anglais (*brother(s) and sister(s)*) — n'a aucune autre possibilité d'exprimer ce concept. L'espagnol et le portugais ont employé le même procédé comme pour désigner père et mère: *hermanos*, *irmãos* signifient proprement «frères»; Cette fois, l'italien les a suivis en se servant de *fratelli* (pluriel de *fratello* «frère»). Les langues romanes préfèrent donc, dans ce cas, le sexe masculin. Par contre, en allemand, on rencontre *Geschwister*, mot construit sur *Schwester* «sœur». Autrefois ce mot ne désignait que les sœurs tandis que les frères étaient appelés *Gebrüder* (*Bruder* «frère»). En tchèque, on se sert de *sourozenci*, mot qui n'a aucun lien étymologique avec ceux qui désignent le frère (*bratr*) et la sœur (*sestra*). *Rozenci* a primitivement le sens de «nés»⁵ et le préfixe *sou-* est équivalent au français *co-/con-* (*cohéritier*, *concitoyen*), donc *sourozenci* veut dire «ceux qui sont nés ensemble», c'est-à-dire «dans la même famille».

2° fils et filles; on voit se répéter le même procédé dans les trois langues romanes citées: *hijos*, *filhos*, *figli*. Faisons remarquer qu'en français, il y a encore le mot *enfants* désignant, sans aucune idée de parenté, les garçons et (ou) les filles n'ayant pas encore atteint l'adolescence. Cette polysémie est cependant généralement supprimée par un déterminant (*les, des, mes, nos...*) enfants. En roumain, en allemand, en anglais et en tchèque, on a choisi la même solution comme en français (*copii*, *Kinder*, *children*, *děti*). Par contre l'espagnol distingue nettement *hijos* (terme de parenté) de *niños* (êtres humains dans

⁵ *Rozenci* a pris plus tard les sens d'«enfants», «descendants». Ce mot est ensuite devenu archaïque et enfin il a disparu de l'usage.

l'âge de l'enfance), le portugais, *filhos de criancas*, l'italien, *figli de bambini* et *piccoli*.

La lexie *beau-père* indique deux rapports différents de parenté ayant les sens de: 1° le second mari de la mère (pour les enfants d'un premier lit), 2° le père du conjoint; a) de l'époux, b) de l'épouse.

La structure sémantique de *belle-mère*, *belle-fille* et *beau-fils* est parfaitement analogue.

Toutes les autres langues romanes et la plupart des autres langues distinguent nettement les deux rapports de parenté en se servant soit de mots étymologiquement différents (port., esp., it., roum., tch., pol., russe) ou de différents composés dont l'une des parties est la dénomination du père, respectivement de la mère (all., angl.).

Pour distinguer lexicalement le père d'avec le second mari de la mère, respectivement la mère d'avec la seconde épouse du père, beaucoup de langues ont formé des dérivés à partir des mots désignant le père et la mère (port., esp., it., tch., pol.). Dans le même but, d'autres langues ajoutent, aux noms désignant le père ou la mère, un adjectif (fr. *beau*, esp. *político*, roum. *vitreg*, tch. *nevlastní*) ou un autre mot (all. *Stief-*, angl. *step*).

N'oublions pas de faire remarquer qu'en russe, on distingue lexicalement même le père du mari de celui de l'épouse ainsi que la mère du mari de celle de l'épouse.

Voici deux tableaux synoptiques que nous estimons plus clairs que toutes les explications théoriques.

	Le second mari de la mère	Le père du conjoint	
		du mari	de l'épouse
français	BEAU-PÈRE		
portugais	padrasto	sogro	
espagnol	padraastro	suegro padre político	
italien	patrigno	suocero	
roumain	tată vitreg	socru	
anglais	step-father	father-in-law	
allemand	Stiefvater	Schwiegervater	
tchèque	otčím nevlastní otec	tchán	
polonais	ojczym	teśó	
russe	otčím	svekor	test

	La seconde femme du père	La mère du conjoint	
		du mari	de l'épouse
français	BELLE-MÈRE		
portugais	madrasta	sogra	
espagnol	madrastra	suegra madre política	
italien	matrigna	suocera	
roumain	mașteră mamă vitregă	soacră	
anglais	step mother	mother-in-law	
allemand	Stiefmutter	Schwiegermutter	
tchèque	macecha nevlastní matka	tchyně	
polonais	macocha	teściowa	
russe	mačocha	svekrov'	tešča

On pourrait continuer à comparer la formation de termes de parenté dans différentes langues, mais nous nous en abstenons car cela dépasserait trop le cadre de notre étude.

Nous nous contenterons de constater que même en latin où la terminologie de la parenté était très élaborée, on peut découvrir certaines lacunes: Pour désigner les fils de *patruus* (frère du père), *amita* (sœur du père) et *matertera* (sœur de la mère), nous avons des termes *patruelis*, *amitinus* et *consobrinus*, mais il n'y a pas de terme pour le fils de *avunculus* (frère de la mère) et il faut donc se servir de l'expression périphrastique *avunculi filius*.

Du domaine des plantes, nous citerons trois exemples analogues.

Les langues romanes, ainsi que le latin, n'ont qu'un seul signifiant pour la fleur proprement dite et la plante à fleurs: lat. *flos*, port. et esp. *flor*, fr. *fleur*, it. *fiore*, roum. *floare*. C'est pareil en anglais (*flower*) et en russe (*cvetok*). Par contre, on trouve des signifiants distincts — bien que provenant des mêmes radicaux — en allemand (*Blüte* — *Blume*), en tchèque (*květ* — *květina*), en polonais (*kwiat* — *kwiatek*), etc.

Dans ce cas, de même que dans le cas suivant, on ne saurait parler d'une lacune lexicale, mais d'une carence à laquelle certaines langues ont su remédier à l'aide de la dérivation.

Le mot *fruit* — aussi bien en français qu'en anglais qui l'a emprunté — désigne également deux concepts voisins distingués nettement en allemand (*Frucht* — *Obst*) et dans les langues slaves (tchèque *plod* — *ovoce*, russe *plod* — *frukty*, polonais *plod* — *owoc*). Dans la plupart des langues romanes,

il n'y a généralement qu'une différenciation morphologique: port. *frutas* — *frutos*, esp. *fruta* — *frutos*, it. *frutto* — *frutta*, roum. *poamă* — *poame* ou *fructe*.

Amande est un autre mot du champ lexical des fruits désignant deux «choses» qui se ressemblent sans être identiques, à savoir: le fruit d'amandier et toute graine d'un fruit à noyau. L'espagnol possède un équivalent parfait — *almendra* — dont la deuxième acception peut être exprimée par *pipa* ou *pepita*, mots sémantiquement spécialisés. Dans d'autres langues, on dénomme tout autrement le fruit d'amandier que la graine d'un fruit à noyau; on les désigne par des lexies qui ne sont même pas apparentées étymologiquement: it. *mandorla* — *gherillo*, roum. *migdala* — *sîmbure*, anglais *almond* — *kernel*, all. *Mandel* — *Kern*, tch. *mandle* — *jádro*, russe *mindalina* — *zerno*, pol. *migdal* — *jadro*.

Avant de quitter la sphère notionnelle de la nourriture, mentionnons que l'espagnol ne possède aucune dénomination spéciale pour le déjeuner. Il remplit cette lacune par *comida* «repas» qui fonctionne par conséquent, d'une part, comme l'archilexie (*hacer tres comidas al día*) et, d'autre part, comme l'une des lexies qui lui sont subordonnées: à Cuba, au sens de «dîner», en Espagne, au sens de «déjeuner» (*La comida es a las dos*). Mentionnons encore que, dans le même sens, on rencontre quelquefois *almuerzo* qui cependant désigne normalement le repas qu'on prend le matin ou vers midi avant le repas principal du jour. L'allemand se trouvant dans une situation analogue, s'est tiré de difficulté en formant *Mittagessen* „déjeuner“ composé des mots *Mittag* „midi“ et *Essen* „repas“. La plupart des langues européennes distinguent nettement les deux concepts: it. *pasto* — *pranzo*, port. *comida* — *almôço*, roum. *mîncare* — (*masă de*) *prînz*, *déjun*, angl. *food* — *lunch*, tch. *jídlo* — *oběd*.

Nous avons déjà pu nous apercevoir — par exemple à propos du mot *fruit* et de ses équivalents dans d'autres langues — que les carences lexicales ne consistent pas uniquement dans le manque d'une lexie opposée ou d'une archilexie, mais qu'elles découlent aussi d'une polysémie qui peut causer des malentendus ou présenter un autre inconvénient pour la communication. En latin, on distinguait nettement *tempestas* «l'état de l'atmosphère» de *tempus* «milieu indéfini où paraissent se dérouler les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession». Le mot français *temps* a les deux acceptions ainsi que *tempo* en italien et en portugais et *tiempo* en espagnol. Ce dernier est cependant concurrencé par *temperie* indiquant l'état de l'atmosphère. Le roumain dispose aussi de deux mots dont *vreme*, d'origine slave, s'emploie dans les deux sens, *timp*, seulement au sens du mot latin *tempus* dont il a évolué. Il en est de même en polonais, où *czas* est employé dans les deux sens, *powietrze* seulement pour indiquer l'état de l'atmosphère. Une distinction parfaite correspondant à celle du latin (*tempus* — *tempestas*) existe en tchèque (*čas* — *počasí*), en russe (*vremja* — *pogoda*), en allemand (*Zeit* — *Wetter*) et en anglais (*time* — *weather*).

En nous occupant des lexies de la sphère temporelle, nous pouvons faire remarquer que l'identité de forme d'une lexie avec son archilexie — que nous avons constaté, entre autres, à propos de l'espagnol *comida* — est un phénomène qui peut se montrer commun à de nombreuses langues. Exemple: Non seulement le mot *jour*, mais également ses équivalents dans les langues européennes et autres, ont la fonction d'une simple lexie au sens de «espace de temps entre

le lever et le coucher du soleil) (lexie opposée à *nuit*) et aussi la fonction d'archilexie au sens de «espace de temps déterminé par la rotation de la Terre sur elle-même». Ce qu'on vient de constater du mot *jour*, est également valable pour ses équivalents italiens *giorno*, espagnol *día*, roumain *zi*, angl. *day*, all. *Tag*, tch. *den*, etc. On trouve, par contre, un archilexème dans les langues nordiques et en russe: dan. *dag* «jour» + *nat* «nuit» = *døgn* «espace de 24 heures», norv. *dag* + *nat* = *døger*, suéd. *dag* + *natt* = *dygn*, finn. *päivä* + *yö* = *vuorokausi*, russe *дeнь* + *ночь* = *сутки*.

Nous trouvons très intéressant le cas du mot *Indien*. Originellement, il n'indiquait que les habitants des *Indes*, mais Christophe Colomb et les autres navigateurs du XV^e siècle appelaient ainsi les indigènes d'Amérique, car ils se croyaient arrivés aux Indes. Deux peuples tout à fait différents sont donc désignés par un seul et même nom en français, en italien, en espagnol, en roumain, en anglais, etc. C'est certes une indigence lexicale déplorable à laquelle on a cherché à remédier. Les Roumains ont essayé, d'une part, *Indian din America*, d'autre part, *Hindus*; ce dernier pour désigner les habitants des Indes qui sont également dénommés *Hindu* par les Portugais et *Hindú* ou *Indo* par les Espagnols. Ceux-ci appellent les Indiens d'Amérique *Amerindo* ou *Amerindio*, tandis que les Portugais se contentent du nom *Indio*. En anglais, on dispose de *red Indian* et d'*Amerindian*. En français, on rencontre aussi *Amérindien* et, en italien, dans le même sens, *Indo* ou *Indio* (au pluriel, *Indi* et *Indios*). Ces deux mots italiens s'emploient surtout en parlant des Indiens du Mexique et de l'Amérique Centro-méridionale, plus rarement quand il s'agit des Indiens de l'Amérique du Nord (*Indiani dell' America settentrionale*). Ces expressions — ainsi que toutes les autres appellations de remplacement⁶ citées ci-dessus — sont assez rarement employées. Généralement on dit *Indiano* (fr. *Indien*, port. *Indiano*, esp. *Indio*, roum. *Indian*, angl. *Indian*) tout court si le contexte permet de deviner de qui il s'agit. Sinon, on préfère, en italien, *Indiano d'America* sans faire différence entre les Indiens du Nord et ceux du Sud.

Dans les langues mentionnées, les efforts d'éviter l'équivoque ne se font que dans la langue littéraire. Par contre, les peuples slaves et germaniques, en se servant de variantes morphologiques, de suffixes différents, ont établi une distinction absolument nette entre les dénominations des deux peuples (races) en question: tch. *Ind* — *Indián*, russe *Indiec* — *Indeec*, pol. *Ind* — *Indianin*, all. *Inder* — *Indianer*. Au surplus, à l'aide de la dérivation, on a formé encore des paires d'adjectifs respectifs: tch. *indický* — *indiánský*, russe *indijskij* — *indejskij*, pol. *indijski* — *indiański*, all. *indisch* — *indianerisch*.

⁶ Nous faisons remarquer que les Français et les Italiens n'ont de dénominations spécialisantes que pour les Indiens d'Amérique; les Roumains, pour ceux des Indes.

Nous croyons utile d'ajouter un tableau reflétant l'état actuel:

langues	habitant de l'Inde	indigène de l'Amérique	
français		INDIEN	Amérindien
italien		INDIANO	Indio, Indo Indiano d'America (dell' America Settentrionale)
espagnol	Hindú, Indo	INDIO	Amerindio, Amerindo
portugais	Indiano, Hindu	INDIANO	Indio
roumain	Hindus	INDIAN	Indian din America
anglais		INDIAN	Red Indian, Amerindian
allemand	Inder (indisch)		Indianer (indianerisch)
tchèque	Ind (indický)		Indián (indiánský)
russe	Indiec (indijskij)		Indeec (indejskij)
polonais	Ind (indijski)		Indianin (indiański)

Le nombre de déficiences découlant de la polysémie est considérable. Nous en choisisons encore quelques exemples qui nous paraissent intéressants ou instructifs.

Maître désigne une personne qui enseigne ou qui exerce un pouvoir, une autorité sur d'autres ou enfin qui possède un bien. Dans le premier sens, on trouve ses correspondants en portugais (*mestre*), en espagnol (*maestro*) et en italien (*maestro*). A cause de la clarté, on le remplace par *instituteur* en français, par *insegnante* en italien, et par *profesor* en portugais et en espagnol. Le roumain n'emploie que *invățător* ou *dascăl* dans ce sens. Dans le deuxième sens, on peut le remplacer en français par *chef* (cf. port. *chefe* et esp. *jefe*) ou *patron* (cf. it. *patrone*, esp. *patrón* et roum. *patron*). Pour le troisième sens, le français dispose encore de *possesseur* et de *propriétaire*, empruntés par le roumain (*proprietar*, *posesor*) qui a, au surplus, *stăpin*; l'espagnol se sert de *propietario*, *dueño* et *patrón*, le portugais, de *dono* et *propietario*.

Ajoutons que *maîtresse* (it. *maestra*, esp. *maestra*, port. *mestra*), en outre des sens analogues, est utilisé encore pour désigner une femme qui accorde ses faveurs à un homme avec lequel elle n'est pas mariée. Dans le premier sens, *maîtresse* peut être remplacé par *institutrice* (port. *professora*, esp. *profesora*, it. *insegnante*, roum. *invățătoare*), dans le deuxième, par *patronne* (it. *padrona*, esp. *patrona*, *jefa*, roum. *patroană*); dans le troisième, par *propriétaire* (esp. *dueña*, port. *dona*, it. *possessora*, *proprietaria*, roum. *proprietară*); dans le quatrième, par *amante* (qui existe également en italien et en espagnol et, sous forme d'*amantă*, en roumain).

Il est curieux que les langues romanes ne distinguent pas lexicalement le

sentiment qui fait porter un jugement moral sur ses actes (*avoir la conscience en paix*) du sentiment qu'on a de son existence et de celui du monde extérieur (*Ce choc lui fit perdre conscience*). C'est analogue pour les issues du latin *conscientia* dans les autres langues romanes: esp. *conciencia*, it. *coscienza*, roum. *conștiință*. Toutefois il faut constater que pour le deuxième sens, le français possède un synonyme, à savoir *connaissance* (*tomber sans connaissance, reprendre connaissance*). C'est pareil en espagnol qui dispose de *conocimiento* (*estar en pleno conocimiento*), en portugais (*perder os sentidos*), en italien où l'on dit *fare con coscienza*, mais *perdere* et *riprendere la conoscenza* et en roumain *conștiință datoriei îndeplinite* «conscience du devoir accompli», mais *fără cunoștință mea* «à mon insu», *a lua cunoștință de ceva* «prendre acte de qch.».

Les Français et les Espagnols ne distinguent pas linguistiquement le sifflement d'un homme (par exemple celui d'appel), produit éventuellement à l'aide d'un sifflet et des sons très semblables émis par certains oiseaux (merle, loriot, grive...) d'avec celui assez différent de certains autres oiseaux (oie, cygne...), de serpents, de la vapeur, etc. En espagnol, tous ces sons sont désignés par les synonymes *silbo* et *silbido*. Par contre, on distingue nettement les deux sortes de sons en tchèque (*pískání — syčení*), en allemand (*Pfeifen — Gezische*), en anglais (*whistling — hiss*), en roumain (*fluierat — sfișit, sîșit*) et en portugais: *assobio* (homme), *apito* (à l'aide d'un sifflet), *sibilo* (merle...), *silvo* (serpent...). Dans certaines langues, la distinction n'est pas assez nette: Le roumain *șuierat* et l'italien *sibilo* et *fischio* s'emploient dans les deux sens (les dérivés *fischiare* et *fischiamiento*, seulement dans le premier sens).

La situation est analogue pour les verbes correspondants. En français, il n'y a que *siffler* (son dérivé *sifflotter* mis à part). L'italien utilise *sibilare* et *fischiare* dans les deux sens. L'espagnol possède, en outre de *silbar* qui a les deux sens, *chifflar* pour le premier (en parlant du sifflement d'homme). Le portugais emploie *assobiar* et *apitar* dans le premier sens, *sibilar* et *silvar* dans le second. Le roumain qui use *a șuiera* dans les deux cas, dispose encore de *a fluiera* (homme), *a pîui* (oiseau) dans le premier sens et de plusieurs verbes désignant encore d'autres sons, dans le second. Le tchèque distingue *pískat* de *syčet*, l'allemand *pfeifen* — *zischen*, l'anglais *whistle* — *hiss*.

Dans les cas mentionnés ci-dessus, la polysémie que nous avons constaté en français, en espagnol et en italien, pourrait être taxée d'insuffisance lexicale: on ne peut distinguer linguistiquement des sons assez divers. Il n'en faut évidemment pas conclure que les peuples en question ont la tendance de ne pas distinguer des phénomènes, des aperceptions, des notions, etc. qui se ressemblent plus ou moins ou qui sont apparentés d'une manière ou d'une autre. Dans leurs langues, on rencontre aussi des distinctions inconnues dans d'autres langues. Rappelons des paires de mots français *an* — *année*, *jour* — *journée*, *matin* — *matinée*, *soir* — *soirée*, *nuit* — *nuitée* et leurs équivalents italiens *anno* — *annata*, *giorno* — *giornata*, *mattina* — *mattinata*, *sera* — *serata*, *notte* — *nottata*.⁷

⁷ Constatons que *nottata* a le sens analogue aux autres termes cités (étant compris comme durée sans aucune autre nuance de sens) tandis que le mot français *nuitée* est un terme spécial désignant le séjour d'une nuit d'un voyageur dans un hôtel. Rappelons encore le portugais *noitada* qui s'emploie soit au même sens que l'italien *nottata*, soit dans des acceptions spécialisées: «nuit blanche», «veillée», «travail de nuit» ou «divertissement nocturne». L'espagnol *trasmochada* est aussi polysémique: «nuit blanche», «veillée», «attaque (agression) nocturne».

Ce type de formation est très répandu dans les langues romanes. Citons au moins encore it. *mesata* et *invernata*, port. *semenada* et *mesada*, esp. *jornada*, *mesada* et *otoñada*, cat. *horada*, *diada*, *setmanada*, *quinzenada*, *mesada*, prov. *ourado*, *semanado*, *quinguenado*. Il ne s'agit pas toujours d'équivalents sémantiques, par exemple le mot espagnol *jornada* désigne l'équipe de jour, la marche d'un jour, la production journalière.

A l'aide du même suffixe *-ée* (du latin *-ata*), le français distingue aussi le contenu du récipient: *cuiller* — *cuillerée*, *poing* — *poignée*, *four* — *fournée*, *pelle* — *pelletée*, *cuve* — *cuvée*, *poche* — *pochée*, etc. On trouve la même distinction en espagnol: *cuchara* — *cucharada*, *puño* — *puñada*, *horno* — *hornada*, *pala* — *palada*. C'est analogue en portugais: *colher* — *colherada*, *punho* — *punhado*, *forno* — *fornada*, *pa* — *pazada*. La plupart des autres langues ne possèdent généralement qu'un seul mot pour un récipient et son contenu: it. *cuchiao*, *pugno*,⁸ *forno*,⁹ roum. *lingură*, *pumn*, *cuptor*, *lopată*. Le tchèque et l'allemand ne distinguent que «poing» — «poignée» (tch. *pěst* — *hrst*, all. *Faust* — *Handvoll*). En anglais, outre les équivalents *fist* — *handful*, il y a encore *spoon* — *spoonful* «cuiller(ée)». Un seul mot correspond à chacune des autres paires citées en tchèque (*lžice*, *pec*, *lopatá*), en allemand (*Löffel*, *Backofen*, *Schaufel*) et en anglais (*oven*, *shovel*).

Le français, l'allemand et l'anglais distinguent lexicalement le doigt de l'orteil (all. *Finger* — *Zehe*, angl. *finger* — *toe*), tandis qu'il n'y a qu'un seul mot en espagnol (*dedo*), en portugais (*dedo*), en italien (*dito*), en roumain (*deget*), en tchèque (*prst*). — La distinction *pouce* — *gros orteil* existe aussi en italien (*police* ou *dito grosso* — *alluce*) et en allemand (*Daumen* — *grosse Zehe*), mais non pas dans les autres langues étudiées: esp. *pulgar*, port. *polegar*, roum. *degetul (cel) mare* ou *degetul gros*, tch. *palec*, angl. *thumb*.

Il est surprenant que dans certaines langues on cesse quelquefois de distinguer deux concepts voisins, par exemple en tchèque où *paže* «bras» et *chodidlo* „pied“ sont en train de disparaître étant concurrencés respectivement par *ruka* «main» et *noha* «jambe».

Pour conclure, on peut constater que, même dans les langues de civilisation, la structure du lexique n'est pas parfaite à tous les égards, mais souffre d'un nombre non négligeable de déficiences, parfois assez gênantes et dont on peut distinguer plusieurs types selon leur source, leur influence sur l'acte de la communication et les manières dont on peut remédier aux inconvénients qui en découlent.

Les interprètes et les traducteurs sont souvent embarrassés de ces différentes déficiences. Les sujets bilingues et ceux qui connaissent d'autres idiomes que leur langue maternelle en ont généralement une idée plus ou moins nette, mais ceux qui ne connaissent que leur propre langue, ne s'en aperçoivent pas.¹⁰

⁸ Mais il existe *manata* «poignée» dérivé de *mano* «main» ainsi qu'en espagnol *manajo* dérivé également de *mano*.

⁹ *Fornata* existe sans cependant désigner le contenu de *forno*. La paire *pala* — *palata* correspond à *pelle* — *pelletée*.

¹⁰ Toutefois il arrive que même ceux qui connaissent plusieurs langues, ne se rendent pas compte d'une déficience de leur langue maternelle, par exemple les francophones ne trouvent aucun inconvénient de n'avoir pas une autre dénomination pour le chef d'Etat que pour celui qui préside une réunion de personnes. C'est analogue dans d'autres langues romanes. Par contre l'allemand, le tchèque et d'autres langues germaniques et slaves se servent de deux mots différents, ayant emprunté l'expression française

Néanmoins même en se servant de sa langue maternelle, on se sent parfois gêné par le manque d'un terme qui exprimerait d'une manière absolument adéquate une notion nettement présente dans notre esprit.

Les restructurations de quelques aires lexicales, dont nous avons mentionné quelques unes dans le présent article, font preuve que certaines de ces imperfections de la structure du lexique suscitent de telles difficultés dans la communication, même aux usagers de leur langue maternelle que, par exemple, ils cherchent à remplir les lacunes en question par différentes manières. Nous avons vu qu'elles résultent, entre autres, de la disparition d'un mot (*vir*), de la naissance d'un concept nouveau par suite de la perfection de la manière de penser (*connaissance*) ou d'un fait historique (*Indien*). Une lacune peut être comblée par un mot dérivé (*cuillerée*) ou formé à partir d'un radical ou d'un vocable latin (*gallina* «poule» — *gallinacés* «ordre d'oiseaux omnivores au vol lourd», archilexie de *coq, poule*...), par l'extension sémantique d'un mot voisin (sens figurés, changement d'une lexie en archilexie ou vice versa, etc.), par l'emploi d'antonymes grammaticaux (*pas profond*) ou d'un syntagme nouveau (*à bon marché*), par l'emprunt de mots étrangers (*banque*), dialectaux (*chaise*), spéciaux (*échouer*), par les calques (*autocritique*) ou les calques sémantiques (*hôtesse de l'air*) ou enfin par la reprise d'un mot sorti autrefois de l'usage (*destrier*).

président pour désigner le chef d'Etat et continuant à employer l'unité lexicale de provenance indigène en parlant de la personne qui préside une assemblée.

